JOËL DICKER

L'Énigme de la chambre 622

– ROMAN –

Éditions de Fallois
PARIS

Maquette couverture : Victor Burton
Image de ouverture © Brandon Kidwell

© Éditions de Fallois, 2020
22, rue La Boétie, 75008 Paris

ISBN 979-10-321-0156-8

À mon éditeur, mon ami et mon maître, Bernard de Fallois (1926-2018).

Puissent tous les écrivains du monde connaître un jour un éditeur aussi exceptionnel.

PROLOGUE

Le jour du meurtre *(Dimanche 16 décembre)*

Il était 6 heures 30 du matin. Le Palace de Verbier était plongé dans l'obscurité. Dehors, il faisait encore nuit noire et il neigeait abondamment.

Au sixième étage, les portes de l'ascenseur de service s'ouvrirent. Un employé de l'hôtel apparut avec un plateau de petit-déjeuner et se dirigea vers la chambre 622.

En y arrivant, il se rendit compte que la porte était entrouverte. De la lumière filtrait par l'interstice. Il s'annonça, mais n'obtint aucune réponse. Il prit finalement la liberté d'entrer, supposant que la porte avait été ouverte à son intention. Ce qu'il découvrit lui arracha un hurlement. Il s'enfuit pour aller alerter ses collègues et appeler les secours.

À mesure que la nouvelle se propagea à travers le Palace, les lumières s'allumèrent à tous les étages.

Un cadavre gisait sur la moquette de la chambre 622.

PREMIÈRE PARTIE Avant le meurtre

Table des matières

CHAPITRE 3. Le début de l'affaire 35
CHAPITRE 6. La course à la présidence 55
CHAPITRE 7. Au service de la Confédération..... 75
CHAPITRE 8. Petits arrangements entre amis..... 91
CHAPITRE 10. Un homme en colère 107
CHAPITRE 13. Le Livre d'Esther..... 129
CHAPITRE 16. Une lettre anonyme 161
CHAPITRE 19. Le début des ennuis 187
CHAPITRE 22. Le jour de l'Opération Retournement.. 211
CHAPITRE 23. Opération Retournement (1/2)..... 227
CHAPITRE 24. Jeunesse de Lev Levovitch..... 237
CHAPITRE 25. Opération Retournement (2/2)..... 249
CHAPITRE 28. Faux départs (1/2)..... 275
CHAPITRE 29.Faux départs (2/2)..... 281
CHAPITRE 30. Le cahier secret 305
CHAPITRE 32. Dernière chance..... 333
CHAPITRE 35. Jours heureux..... 359
CHAPITRE 37. Les grands moyens..... 379

CHAPITRE 39. Jours malheureux 391
CHAPITRE 41. Dernières heures 417
CHAPITRE 42. Le grand retournement 423
CHAPITRE 43.Personnel et confidentiel..... 431
CHAPITRE 46. Le matin du meurtre..... 445
TROISIÈME PARTIE Quatre mois après le meurtre *Avril* 447
CHAPITRE 47. Le nouveau président..... 449
CHAPITRE 49. Le matin du meurtre..... 463
CHAPITRE 54. La boîte à musique..... 503
CHAPITRE 56. Sous surveillance..... 521
CHAPITRE 58. Adieu Levovitch..... 529
CHAPITRE 59. Sinior Tarnogol 539
CHAPITRE 60. Saint-Pétersbourg..... 563
CHAPITRE 65. La femme au pistolet d'or 589
QUATRIÈME PARTIE Trois années après le meurtre *Septembre* 611
Table des matières 665
Du même auteur 669

CHAPITRE 1. *Coup de foudre*

Au début de l'été 2018, lorsque je me rendis au Palace de Verbier, un hôtel prestigieux des Alpes suisses, j'étais loin d'imaginer que j'allais consacrer mes vacances à élucider un crime commis dans l'établissement bien des années auparavant.

Ce séjour était censé m'offrir une pause bienvenue après deux petits cataclysmes personnels survenus dans ma vie. Mais avant de vous raconter ce qui se passa cet été-là, il me faut d'abord revenir sur ce qui fut à l'origine de toute cette histoire : la mort de mon éditeur, Bernard de Fallois.

Bernard de Fallois était l'homme à qui je devais tout.

Mon succès et ma notoriété, c'était grâce à lui.

On m'appelait *l'écrivain*, grâce à lui.

On me lisait, grâce à lui.

Lorsque je l'avais rencontré, j'étais un auteur même pas publié : il avait fait de moi un écrivain lu dans le monde entier. Bernard, sous ses airs d'élégant patriarche, avait été l'une des personnalités majeures de l'édition française. Pour moi, il avait été un maître et surtout, malgré les soixante ans qui nous séparaient, un grand ami.

Bernard était décédé au mois de janvier 2018, dans sa quatre-vingt-douzième année, et j'avais réagi à sa mort comme l'aurait fait n'importe quel écrivain : en me mettant à écrire un livre sur lui. Je m'y étais lancé corps et âme, enfermé dans le bureau de mon appartement du 13 avenue Alfred-Bertrand, dans le quartier de Champel, à Genève.

Comme toujours en période d'écriture, la seule présence humaine que je tolérais était celle de Denise, mon assistante. Denise était la bonne fée qui veillait sur moi. Éternellement de bonne humeur, elle organisait mon agenda, triait et classait le courrier des lecteurs, relisait et corrigeait ce que j'avais écrit. Accessoirement, elle remplissait mon frigidaire et m'approvisionnait en café. Enfin, elle s'attribuait des fonctions de médecin de bord, débarquant dans mon bureau, comme si elle montait sur un navire après une interminable traversée, et me prodiguait des conseils de santé.

— Sortez d'ici ! ordonnait-elle gentiment. Allez faire un tour dans le parc pour vous aérer l'esprit. Ça fait des heures que vous êtes enfermé !

— Je suis déjà allé courir tôt ce matin, lui rappelais-je.

— Vous devez vous oxygéner le cerveau à intervalles réguliers ! insistait-elle.

C'était presque un rituel quotidien : j'obtempérais et je sortais sur le balcon du bureau. Je m'emplissais les poumons de quelques bouffées de l'air frais de février, puis, la défiant d'un regard amusé, j'allumais une cigarette. Elle protestait et me disait, d'un ton consterné :

— Vous savez, Joël, je ne viderai pas votre cendrier. Comme ça, vous vous rendrez compte de ce que vous fumez.

Tous les jours, je m'astreignais à la routine monacale qui était la mienne en phase d'écriture et qui se décomposait en trois étapes indispensables : me lever à l'aube, faire un jogging et écrire jusqu'au soir. C'est donc indirectement grâce à ce livre que je fis la connaissance de Sloane. Sloane était ma nouvelle voisine de palier. Depuis son récent emménagement, tous les habitants de l'immeuble parlaient d'elle. Pour ma part je n'avais jamais eu l'occasion de la rencontrer. Jusqu'à ce matin où, de retour de ma séance de sport quotidienne, je la croisai pour la première fois. Elle revenait elle aussi d'un jogging et nous pénétrâmes ensemble dans l'immeuble. Je compris aussitôt pourquoi Sloane faisait l'unanimité parmi les voisins : c'était une jeune femme au charme désarmant. Nous nous contentâmes d'un salut poli avant de disparaître

chacun dans notre appartement. Derrière ma porte, je restai béat. Cette brève rencontre avait suffi à me faire tomber un peu amoureux.

Je n'eus bientôt plus qu'une idée en tête : faire la connaissance de Sloane.

Je tentai une première approche par l'entremise de la course à pied. Sloane courait presque tous les jours, mais sans horaires réguliers. Je passais des heures à errer dans le parc Bertrand, désespérant de la croiser. Puis soudain, je la voyais qui filait le long d'une allée. En général, j'étais bien incapable de la rattraper et j'allais l'attendre à l'entrée de notre immeuble. Je trépignais devant les boîtes aux lettres, faisant semblant de relever le courrier chaque fois que des voisins allaient et venaient, jusqu'à ce qu'elle arrive enfin. Elle passait devant moi, me souriait, ce qui me faisait fondre et me décontenançait : le temps de trouver quelque chose d'intelligent à lui dire, elle était déjà rentrée chez elle.

C'est la concierge de l'immeuble, madame Armanda, qui me renseigna sur Sloane : elle était pédiatre, anglaise par sa mère, père avocat, elle avait été mariée deux ans mais ça n'avait pas marché. Elle travaillait aux Hôpitaux Universitaires de Genève et alternait des horaires de jour ou de nuit, ce qui expliquait ma difficulté à comprendre sa routine.

Après l'échec de la course à pied, je décidai de changer de méthode : je confiai à Denise la mission de surveiller le couloir à travers le judas et de m'avertir lorsqu'elle la voyait apparaître. Aux cris de Denise (« Elle sort de chez elle ! ») je déboulais de mon bureau, pomponné et parfumé, et j'apparaissais à mon tour sur le palier, comme s'il s'agissait d'une coïncidence. Mais nos échanges étaient limités à une salutation. En général, elle descendait à pied, ce qui coupait court à toute conversation. Je lui emboîtais le pas, mais à quoi bon ? Arrivée dans la rue, elle disparaissait. Les rares fois où elle prenait l'ascenseur, je restais muet et un silence gêné s'installait dans la cabine. Dans les deux cas, je remontais ensuite chez moi, bredouille.

— Alors ? demandait Denise.

— Alors rien, maugréais-je.

— Oh, mais vous êtes nul, Joël ! Enfin, faites un petit effort !

— C'est que je suis un peu timide, expliquais-je.

— Oh, arrêtez vos histoires, voulez-vous ! Vous n'avez pas l'air timide du tout sur les plateaux de télévision !

— Parce que c'est l'Écrivain que vous voyez à la télévision. Joël, lui, est très différent.

— Allons, Joël, ce n'est vraiment pas compliqué : vous sonnez à sa porte, vous lui offrez des fleurs et vous l'invitez à dîner. Vous avez la flemme d'aller chez le fleuriste, c'est ça ? Vous voulez que je m'en charge ?

Puis il y eut ce soir d'avril, à l'opéra de Genève, où je me rendis seul à une représentation du *Lac des Cygnes*. Voilà que pendant l'entracte, sortant fumer une cigarette, je tombai sur elle. Nous échangeâmes quelques mots puis, comme on sonnait déjà le rappel des spectateurs, elle me proposa d'aller boire un verre après le ballet. Nous nous retrouvâmes au *Remor*, un café à quelques pas de là. C'est ainsi que Sloane entra dans ma vie.

Sloane était belle, drôle et intelligente. Certainement l'une des personnes les plus fascinantes que j'aie rencontrées. Après notre soirée au *Remor*, je l'invitai à sortir plusieurs fois. Nous allâmes au concert, au cinéma. Je la traînais au vernissage d'une improbable exposition d'art contemporain qui nous valut un sérieux fou rire et d'où nous nous enfuîmes pour aller dîner dans un restaurant vietnamien qu'elle adorait. Nous passâmes plusieurs soirées chez elle ou chez moi, à écouter de l'opéra, à discuter et refaire le monde. Je ne pouvais m'empêcher de la dévorer du regard : j'étais en adoration devant elle. Sa façon de cligner les yeux, de replacer ses mèches de cheveux, de sourire doucement lorsqu'elle était gênée, de jouer avec ses doigts vernis avant de me poser une question. Tout chez elle me plaisait.

Je ne pensai bientôt plus qu'à elle. Au point de délaisser momentanément l'écriture de mon livre.

— Vous avez l'air complètement ailleurs, mon pauvre Joël, me disait Denise en constatant que je n'écrivais plus une ligne.

— C'est à cause de Sloane, expliquais-je derrière mon ordinateur éteint.

Je n'attendais que le moment de la retrouver et de poursuivre nos interminables conversations. Je ne me lassais pas de l'écouter me raconter sa vie, ses passions, ses envies et ses ambitions. Elle aimait les films d'Elia Kazan et l'opéra.

Une nuit, après un dîner arrosé dans une brasserie du quartier des Pâquis, nous atterrîmes dans mon salon. Sloane contempla, amusée, les bibelots et les livres dans les bibliothèques murales. Elle s'arrêta longuement sur un tableau de Saint-Pétersbourg que je tenais de mon grand-oncle. Puis, elle s'attarda sur les alcools forts de mon bar. Elle aima l'esturgeon en relief qui ornait la bouteille de vodka Beluga, je nous en servis deux verres sur glaçons. J'allumai la radio sur le programme de musique classique que j'écoutais souvent le soir. Elle me mit au défi d'identifier le compositeur qui était en train d'être diffusé. Facile, c'était du Wagner. C'est donc sur *La Walkyrie* qu'elle m'embrassa et m'attira contre elle, en me murmurant à l'oreille qu'elle avait envie de moi.

Notre liaison allait durer deux mois. Deux mois merveilleux. Mais au fil desquels, peu à peu, mon livre sur Bernard reprit le dessus. D'abord je profitai des nuits où Sloane était de garde à l'hôpital pour avancer. Mais plus j'avançais, plus j'étais emporté par mon roman. Un soir, elle me proposa de sortir : pour la première fois je déclinai. « Il faut que j'écrive », expliquai-je. Au début Sloane fut parfaitement compréhensive. Elle aussi avait un travail qui parfois la retenait davantage que prévu.

Puis je déclinai une seconde fois. Là encore, elle n'en prit pas ombrage. Comprenez-moi bien : j'adorais chaque instant passé avec Sloane. Mais j'avais le sentiment qu'avec Sloane, c'était pour toujours, que ces moments de connivence se répéteraient indéfiniment. Alors que